

# Verlaine

*tout l'amour qui soit*



**Textes de :** Paul Verlaine et Arthur Rimbaud

**Musiques de :** Léo Ferré, Reynaldo Hahn et Frédéric Chopin

**Au piano :** Samson François et Diana Hughes

**Conception et interprétation :** Jean O'Cottrell

*Au centre, un peu à Jardin, une table recouverte d'un tissu vichy.*

*Dessus, un carafon d'absinthe, une bouteille d'eau, un verre, un sucrier, une cuillère percée, une canne.*

*Derrière la table, une banquette de piano dans laquelle on peut ranger divers objets.*

*À deux pas derrière la banquette, à Jardin, suspendu au plafond, un grand cadre dans lequel sont projetées des images.*

**1.** *À l'entrée des spectateurs, on y voit le dessin de Paterne Berrichon.*

*À Cour, un pas devant la table, un paravent.*

**2.** *Après un noir, seul est éclairé le verre d'absinthe. On entend, éventuellement diffusé : • 0 - Prologue.*

## Prologue

*Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,*

*Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.*

*Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches*

*Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.*

*Fin du Prologue.*

**Dans le cadre, les tarifs des consommations.**

*On découvre l'acteur, chapeau sur la tête, assis sur la banquette.*



## Un café du Quartier Latin, la nuit

• I – Ambiance café.

**3 :** *Jaune et enfumé. Il boit le verre et s'en prépare un autre.*

Moi, je fume ma pipe et compose des vers bonhomme... Et, quand tombe la nuit, je m'endors vite ; et comme je rêvasse toujours, je rêve à des vers, mieux, bien mieux que ceux de tout à l'heure. Vers, grands dieux, pathétiques, profonds, clairs telle l'eau de roche, sans rien en eux qui bronche ou seulement qui cloche : des vers à faire un jour

*Il prend sa canne et, en boitant, passe devant la table :*

mon renom sans pareil. – Et dont je ne sais plus un mot à mon réveil...

Bah ! Résume ta vie dans l'art calme et dans l'heur du bien qui te ravit et du beau qui jamais ne leurre.

**Par exemple, comme ceci :**

*Il s'adosse à la table. Petite toux.*

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant d'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime, et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent pour elle seule, hélas, cesse d'être un problème, pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême, elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? Je l'ignore. Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore, comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues, et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a l'inflexion des voix chères qui se sont tues.

*Petit sourire content. Il touille, repose la cuillère, et boit une gorgée.*

L'art tout d'abord doit être et paraître sincère et clair, absolument : c'est la loi nécessaire.

*Au public, verre en main :*

**En poésie, nous voulons** de la musique avant toute chose, et pour cela préfère l'Impair, plus vague et plus soluble dans l'air, sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point choisir tes mots sans quelque méprise : Rien de plus cher que la chanson grise où l'Indécis au Précis se joint...

C'est des beaux yeux derrière des voiles, c'est le grand jour tremblant de midi, c'est par un ciel d'automne attiédi, le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor, pas la Couleur, rien que la nuance ! Oh, la nuance seule fiance le rêve au rêve et la flûte au cor !

*Il boit et fait un pas en avant.*

Fuis du plus loin la Pointe assassine, l'Esprit cruel et le Rire impur, qui font pleurer les yeux de l'Azur et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou et tu feras bien, en train d'énergie, de rendre un peu la rime assagie. Si l'on y veille, elle ira jusqu'ou ?

Oh, qui dira les torts de la rime ? Quel enfant sourd ou quel nègre **pauvre** fou nous a forgé ce bijou d'un sou qui sonne faux et creux sous la lime.

**De la musique encore et toujours !** Que ton vers soit la chose envolée qu'on sent qui fuit d'une âme en allée vers d'autres cieus, à d'autres amours !

Que ton vers soit la bonne aventure éparse au vent crispé du matin, qui va fleurant la menthe et le thym...

*Il va en boitant vers la table :*

Et tout le reste... est littérature.

*Il finit son verre, le repose et s'adosse à la table. Au public :*

L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même. Et vive un vers bien simple... simple comme on aime quand on aime vraiment et fort, et comme on hait et comme l'on pardonne, au bout, lorsque l'on est purement, nettement simple et l'on meurt de même, comme on naît, comme on vit, comme on hait, comme on aime. Car aimer c'est l'alpha, Fils, et c'est l'oméga...

*Fin Ambiance café.*



**Mathilde**

• *Il – Mazurka n°4 en la mineur, op 17.*

**4 :** *Rose. Dans le cadre, Mathilde. L'acteur éclairé en contre-plongée.*

*Un pas en avant. Chapeau en main, il s'appuie sur sa cane, jambes croisées, tel un golfeur :*

*En robe grise et verte avec des ruches, un jour de juin que j'étais soucieux, elle apparut souriante à mes yeux, qui l'admiraient sans redouter d'embûches. Les violons mêlaient leur rire au chant des flûtes, et le bal tournoyait quand je la vis passer, avec ses cheveux blonds, jouant sur les volutes de son oreille, où mon désir, comme un baiser, s'élançait et voulait lui parler sans oser. Cependant elle allait, et la mazurque lente la portait dans son rythme indolent comme un vers, – rime mélodieuse, image étincelante, – et son âme d'enfant rayonnait à travers la sensuelle ampleur de ses yeux gris et verts.*

*Elle alla, vint, revint, s'assit, parla, légère et grave, ironique, attendrie : et je sentais en mon âme assombrie comme un joyeux reflet de tout cela. Sa voix, étant de la musique fine, accompagnait délicieusement l'esprit sans fiel de son babil charmant, où la gaîté d'un cœur bon se devine. Et depuis ma pensée – immobile – contemple sa splendeur évoquée, en adoration, et, dans son souvenir, ainsi que dans un temple, mon amour entre, plein de superstition. Et je crois que voici venir la passion. **Oh**, je baisais sa main blanche, dévotement... Ah, les premières fleurs, qu'elles sont parfumées ! Et qu'il bruit avec un murmure charmant, le premier oui qui sort de lèvres bien aimées.*

*Fin de la musique. **4 bis**. Fin de la contre-plongée. Il pose canne et chapeau sur la table.*

### **Mathilde ? Mathilde !**

*Sans boiter, il fait venir une Mathilde virtuelle \*, de la salle au paravent \*\* :*

**Mathilde**, n'est-ce pas, en dépit des sots et des méchants qui ne manqueront pas d'envier notre joie, nous serons fiers parfois et toujours indulgents, n'est-ce pas ? Nous irons, gais et lents, dans la voie modeste que nous montre en souriant l'Espoir, peu soucieux qu'on nous ignore ou qu'on nous voie. Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir, nos deux cœurs, exhalant leur tendresse paisible, seront deux rossignols qui chantent dans le soir.

\* **Venez, chère petite...** Quant au Monde, qu'il soit envers nous irascible ou doux, que nous feront ses gestes ? Il peut bien, s'il veut, nous caresser ou nous prendre pour cible. Unis par le plus fort et le plus cher lien, et d'ailleurs, possédant l'armure adamantine, nous sourirons à tous et n'aurons peur de rien. \*\* Sans nous préoccuper de ce que nous destine le Sort, nous marcherons pourtant du même pas, et la main dans la main, avec l'âme enfantine de ceux qui s'aiment sans mélange, n'est-ce pas ?

*Il disparaît derrière le paravent.*

### **M'amour, m'amour... Ha ! Ho ! Hmmm...**



**Arthur Rimbaud**

**5** : Mauve. • III - Début de l'étude n°10 en si mineur, op 25.  
Le portrait de Rimbaud apparaît dans le cadre.

*Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues  
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs,  
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues  
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs... ...*

*Voix d'un adolescent.*

*Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,  
Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour,  
S'écoutent clapoter des barcarolles tristes,  
Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour.*

*La tête au dessus du paravent.*

*Fin de la musique.*

Ces Assis, à se mettre à genoux devant !

**6**. Il sort du paravent, veste déboutonnée. Au cadre :

Venez, chère grande âme, on vous attend... On vous admire.

*Au public :*

*Je vous annonce la venue d'un poète qui vous épatera et vous enfoncera tous.*

Clown étonnant en vérité ! Mais plus admirable poète qui, malgré Pascal, est resté l'ange tout en faisant la bête.

*Il remonte à Cour, va vers le cadre et s'arrête à l'arrière de la table :*

Mortel, ange et démon : autant dire Rimbaud.

*Il pose son écharpe sur la table, puis ôte sa veste et la met au crochet de la table. Au cadre :*

**Rimbaud**, les spirales d'encens et les accords de luth signalent ton entrée au temple de mémoire, et ton nom radieux chantera dans la gloire, parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut.

**7.** *Il rabat ses bretelles et sort sa chemise de son pantalon, puis s'agenouille sur la banquette :*

**Je suis élu, je suis damné !  
Un grand souffle inconnu m'entoure.  
Ô terreur ! Parce, Domine !**

*Ferré : La mémoire et la mer.*

**Quel Ange dur ainsi me bourre  
Entre les épaules tandis  
Que je m'envole aux Paradis ?**

**Fièvre adorablement maligne,  
Bon délire, benoît effroi,  
Je suis martyr et je suis roi,  
Faucon je plane et je meurs cygne !**

**Toi, le Jaloux, qui m'as fait signe,  
Tout me voici, voici tout moi !  
Vers toi je rampe encore indigne !**

**— Monte sur mes reins, et trépigne ! (bis)**

**8.** *Il descend, se tourne vers le paravent :*

**Mathilde**, vous n'avez pas eu toute patience, cela se comprend par malheur, de reste vous êtes si jeune ! Et l'insouciance, c'est le lot amer de l'âge céleste !

*Un pas. Il rentre sa chemise et remet ses bretelles. Au paravent :*

Aussi, me voici plein de pardons chastes, non, certes, joyeux, mais très calme en somme, bien que je déplore, en ces mois néfastes, d'être, grâce à vous, le moins heureux des hommes.

*Il va au paravent. Ironique et amer :*

Je vous vois encore ! En robe d'été  
Blanche et jaune avec des fleurs de rideaux.  
Mais vous n'aviez plus l'humide gaîté  
Du plus délirant de tous nos tantôts.  
La petite épouse et la fille aînée  
Était réparée avec la toilette.  
Et c'était déjà notre destinée  
Qui me regardait sous votre voilette.

*Un temps. La colère monte. Dents serrées :*

Soyez pardonnée ! Et c'est pour cela que je garde, hélas, avec quelque orgueil, en mon souvenir, qui vous cajola, l'éclair de côté que coulait votre œil.

*Misérable fée carotte, princesse souris, punaise qu'attendent les deux doigts et le pot, vous m'avez fait tout, vous m'avez peut-être tué le cœur de mon ami. **Je vais vous apprendre !***

*Il s'engouffre derrière le paravent. • IV - Bruits de coups et cris.  
Puis il ressort, prend son chapeau et, sans crier :*

*Je rejoins Rimbaud, s'il veut encore de moi, après cette trahison que vous m'avez fait faire.*

**9.** • *V – Début du final de la sonate n°3 en si bémol mineur, op 58 et fin de l'étude n°10 en si mineur, op 25.*

*Il va au cadre, puis danse au fond du plateau :*

**Nos** courses furent intrépides, par les steamers et les rapides. Nous allions, — vous en souvient-il, voyageur où ça disparu ? — filants, légers, dans l'air subtil. Deux spectres joyeux, on eut cru ! Car les passions satisfaites insolemment, outre mesure, mettaient dans nos têtes des fêtes et dans nos sens, que tout rassure, tout, la jeunesse, l'amitié, et nos cœurs, **enfin** dégagés des femmes prises en pitié et du dernier des préjugés, laissant la crainte de l'orgie et le scrupule au bon ermite, puisque quand la borne est franchie **Amour** ne veut plus de limite.

*Plié de rire :*

Entre autre blâmables excès, je crois que nous bûmes de tout, depuis les plus grands vins français jusqu'à ce faro, jusqu'au stout, en passant par les eaux-de-vie qu'on cite comme redoutables, l'âme au septième ciel ravie, le corps plus humble, sous les tables. Heureux qui, profitant des plaisirs de la terre, baisant un petit cul, buvant dans un grand verre, remplit l'un, vide l'autre et passe avec gaîté du cul de la bouteille au cul de la beauté !

*Il se remet à danser, chapeauté, au fond du plateau.*

Des paysages, des cités posaient pour nos yeux jamais las ; nos belles curiosités eussent mangé tous les atlas. Fleuves et monts, bronzes et marbres, les couchants d'or, l'aube magique, l'Angleterre, mère des arbres, fille des beffrois, la Belgique, la mer, terrible et douce au point, brochaient sur le roman très cher. Le roman de vivre à deux hommes, mieux que **de bons** époux modèles, au tas versant des sommes de sentiments forts et fidèles. L'envie aux yeux de basilic censurait ce mode d'écot : nous dînions du blâme public et soupions du même fricot. La misère aussi faisait rage par des fois dans le phalanstère : on ripostait par le courage, la joie et les pommes de terre.

*Il monte sur le tabouret.*

Scandaleux sans savoir pourquoi, peut-être que c'était trop beau...

*Sur la table, vers le cadre :*

Et je tremble, pardonnez-moi  
D'aussi franchement vous le dire,  
À penser qu'un mot, un sourire  
De vous est désormais ma loi,  
Et qu'il vous suffirait d'un geste.  
D'une parole ou d'un clin d'œil,  
Pour mettre tout mon être en deuil  
De son illusion céleste.

*Au cadre :*

Je ne sais pourquoi  
Mon esprit amer  
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.  
Tout ce qui m'est cher,  
D'une aile d'effroi,  
Mon amour le couve au ras des flots.  
Pourquoi, pourquoi ?

*Fin de la musique.*

**10.** Le portrait de Rimbaud fait place au dessin de la page 15. Face public, tête basse :

Un grand sommeil noir  
Tombe sur ma vie :  
Dormez, tout espoir,  
Dormez, toute envie !  
Je ne vois plus rien,  
Je perds la mémoire  
Du mal et du bien.  
Oh, la triste histoire !

*Il s'agenouille. À la Justice :*

**Non, non, non** ... L'ami que j'ai eu le malheur de blesser s'abstient de toute poursuite. J'ose croire que la justice me tiendra compte de la franchise de mes réponses, non moins que de l'état absolument anormal où je me trouvais en ce jour funeste.

**11** : Orange. Dans le cadre, les barreaux d'une fenêtre de prison.



*À genoux sur la table. Un temps.*

Ô Belgique, qui m'as valu ce dur loisir, merci ! J'ai pu du moins réfléchir et saisir, dans le silence doux et blanc de tes cellules, les raisons qui fuyaient comme des libellules.

• VI - Bruits de verrous.

Ils vont, et leurs pauvres souliers font un bruit sec, humiliés, la pipe au bec. Pas un mot ou bien le cachot, pas un soupir. Il fait si chaud qu'on croit mourir. J'en suis de ce cirque effaré, soumis d'ailleurs et préparé à tous malheurs.

Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone. Tout suffocant et blême, quand sonne l'heure, je me souviens des jours anciens et je pleure. Et je m'en vais au vent mauvais qui m'emporte deçà, delà, pareil à la feuille morte.

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme. Une tentation des pires. Fuis l'infâme. Si la vieille folie était encore en route ? Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ? Un assaut furieux, le suprême sans doute ! Ô, va prier contre l'orage, va prier. On n'offense que Dieu, qui seul pardonne. Mais on contriste son frère, on l'afflige, on le blesse, on fait gronder sa haine ou pleurer sa faiblesse, et c'est un crime affreux qui va troubler la paix.

*Le ciel est, par-dessus le toit,*

*Si bleu, si calme !*

*Un arbre, par-dessus le toit,*

*Berce sa palme.*

*La cloche, dans le ciel qu'on voit,*

*Doucement tinte.*

*Un oiseau sur l'arbre qu'on voit*

*Chante sa plainte.*

*Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,*

*Simple et tranquille.*

*Cette paisible rumeur-là*

*Vient de la ville.*

*Qu'as-tu fait, ô toi que voilà*

*Pleurant sans cesse,*

*Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,*

*De ta jeunesse ?*

*Le ciel est, par-dessus le toit,*

*Si bleu, si calme !*

*Reynaldo Hahn.*

• VII - Bruits de verrous.

**12.** *Les barreaux disparaissent. Dans le cadre, le tarif des consommations, comme au prologue.*

*Il s'assied sur le bord de la table.*

Mais ô Belgique, assez de ce huis-clos têtue, ouvre enfin, car c'est bon pour une fois, sais-tu !

*Il remet sa veste.*

J'aurai bien eu la destinée la plus mélancolique, car ce mot doux peut, en somme, caractériser les malheurs de mon existence. Ma candeur et ma mollesse de cœur **me font toujours traîner ma** faiblesse et **ma** simplicité partout où l'on bataille et partout où l'on aime, d'une façon si triste et folle en vérité.

*Il remet son chapeau et saute de la table. Comme un rap :*

Non ! Fou, braque, orgiaque, en apache, en canaque ivre de tafia :

*Lié et sans crier :*

Nous ne sommes pas l'homme pour la docte Sodome, quand la Femme il ya.

**12 bis.** *Lumière salle. Rouge.*

*Dans le cadre apparaît le dessin d'André Masson, d'après "L'origine du monde" de Gustave Courbet, page suivante.*



## Chansons pour elles

*En sifflotant "Après de ma blonde", il se reboutonne et "fait la salle" en se rajustant, puis descend de la scène. Le chapeau en main, à diverses femmes du public et pour chacune :*

Ils me disent que tu es blonde et que toute blonde est perfide, même ils ajoutent "comme l'onde". Je me ris de leur discours vide ! Tes yeux sont les plus beaux du monde et de ton sein je suis avide.

*Il sifflote un autre air.\**

Ils me disent que tu es brune, qu'une brune a des yeux de braise et qu'un cœur qui cherche fortune s'y brûle... Ô la bonne foutaise ! Ronde et fraîche comme la lune, vive ta gorge aux bouts de fraise ! \* Ils me disent de toi, châtaine : elle est fade, et rousse trop rose. J'encague cette turlutaine, et de toi j'aime toute chose. Car tu vis en toutes les femmes et toutes les femmes, c'est toi. Et tout l'amour qui soit, c'est moi, brûlant pour toi de mille flammes.

*En remontant sur scène, puis en rejoignant la table :*

J'ai rêvé de toi cette nuit : tu te pâmais en mille poses et roucoulais des tas de choses... Et moi, comme on savoure un fruit, je te baisais à bouche pleine un peu partout, mont, val ou plaine. Puis, je **louais** beaucoup, comme il convient, cette chair bénie dont le parfum opulent me revient les nuits d'insomnies. Ma douce main de maîtresse et d'amant passe et rit sur ta chère chair en fête, rit et jouit de ton jouissement. Pour la servir tu sais bien qu'elle est faite. Pour l'enivrer sans fin d'un art nouveau, je suis pareil à la grande Sapho.

**13.** *Fin lumière salle. Il remet son chapeau et, assis sur la banquette, se prépare un verre d'absinthe :*

L'une avait quinze ans, l'autre en avait seize ; toutes deux dormaient dans la même chambre. C'était par un soir très lourd de septembre : frêles, des yeux bleus, des rougeurs de fraises. Chacune a quitté, pour se mettre à l'aise, la fine chemise au frais parfum d'ambre. La plus jeune étend les bras et se cambre, et sa sœur, les mains sur ses seins, la baise, puis tombe à genoux, puis devient farouche et tumultueuse et folle, et sa bouche plonge sous l'or blond, dans les ombres grises.

*Il boit.*

**Et l'enfant, pendant ce temps-là, recense sur ses doigts mignons des valse promises, et, rose, sourit avec innocence.**

*Il finit son verre, se lève en s'aidant de sa canne et sort de la table.*

**Ah...** Je voudrais, si ma vie était encore à faire, qu'une femme très calme habitât avec moi, plus jeune de dix ans, qui portât sans émoi la moitié d'une vie au fond plutôt sévère.

*Il va en boitant vers le paravent.*

Je ne me suis pas consolé bien que mon cœur s'en soit allé, bien que mon cœur, bien que mon âme eussent fui loin de cette femme. Je ne me suis pas consolé bien que mon cœur s'en soit allé. **Oui ? Un instant !** J'arrive...

**14.** *Il court, la jambe raide, cane en main, à l'avant-scène centre, et ôte son chapeau :*

...tout couvert encore de rosée que le vent du matin vient glacer à mon front. Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée, rêve des chers instants qui la délasseront. Sur votre jeune sein, laissez rouler ma tête, toute sonore encor de vos derniers baisers ; laissez-la s'apaiser de la bonne tempête, et que je dorme un peu puisque vous reposez. De la douceur, de la douceur, de la douceur ! Calme un peu ces transports fébriles, ma charmante. Même au fort du déduit, parfois, vois-tu, l'amante doit avoir l'abandon paisible de la sœur. Sois langoureuse, fais ta caresse endormante, bien égaux tes soupirs et ton regard berceur. Va, l'étreinte jalouse et le spasme obsesseur ne valent pas un long baiser, même qui mente !





**Lucien Léinois**

*Il remet son chapeau et va, en boitant, à la table. Petit rire.*

J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou.  
N'importe quand, n'importe quel et n'importe où,  
Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance  
Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'y lance,  
Et, le temps d'une étreinte, il embrasse cent fois  
L'être ou l'objet qu'il a poursuivi de son choix.  
J'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire ? Ah, laisser faire !

*Il la débarrasse.*

*Et range le tout dans la banquette.*

*Il en sort quatre bougeoirs munis de bougies  
et met l'écharpe sur la banquette.*

*Il y pose aussi canne et chapeau. En riant :*

*Dans le cadre, le portrait de Lucien Léinois. En voyant le portrait :*

### Léinois, Lucien ! Au tableau.

**15 :** *Bleu froid. Tandis que la lumière baisse, il dispose les bougeoirs de part et d'autre de la table (une grosse à Jardin, deux petites et une grosse à Cour) et les allume.*

**Ah, non ! S'il vous plaît !...** Puisque encore déjà la sottise tempête, explique alors la chose, ô malheureux poète.

**Poète maudit ! Oui...** C'est Poètes absolus qu'il fallait dire pour rester dans le calme, mais outre que le calme n'est guère de mise en ces temps-ci, cela répond juste à notre haine et, nous en sommes sûrs, à celle de cette rude phalange qui nous la rend bien. Absolus par l'imagination, absolus dans l'expression, absolus comme les **Rois absolus**. Mais maudits ! Jugez-en :

Je connus cet enfant, mon amère douceur, dans un pieux collège où j'étais professeur. Ses dix-sept ans mutins et maigres, sa réelle intelligence, et la pureté vraiment belle que disaient et ses yeux et son geste, et sa voix captivèrent mon cœur et dictèrent mon choix.

**16.** *Un faisceau lumineux traverse le paravent.* • VIII - 1<sup>er</sup> mvt du concerto pour piano n°1. Entrée du piano.

### Lucien,

*Il va derrière la banquette. Vers le cadre :*

Ô l'odieuse obscurité du jour le plus gai de l'année, dans la monstrueuse cité où se fit notre destinée !

Au lieu du bonheur attendu, quel deuil profond, quelles ténèbres ! J'en étais comme un mort et tu flottais en des pensers funèbres.

La nuit croissait avec le jour sur notre vitre et sur notre âme, tel un pur, un sublime amour qu'eût étreint la luxure infâme ;

Et l'affreux brouillard reflua jusqu'en la chambre où la bougie semblait un reproche muet pour quelque lendemain d'orgie.

Un remords de péché mortel serrait notre cœur solitaire...

Puis notre désespoir fut tel que nous oubliâmes la terre.

**16 bis.** *La lumière tombe. Ne restent que les bougies, le portrait et le faisceau qui traverse le paravent. Il sort, de derrière la banquette, un corps, suggéré par une couverture, et le pose sur la table.*

### Ma chère âme !

*Fin de la musique.*

*Il va au pied du "corps", à Jardin. Sans bouger mais joyeusement :*

Âme, te souvient-il, au fond du paradis,  
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis  
T'amenant chaque jour, venus de La Chapelle ?  
Jadis déjà ! Combien pourtant je me rappelle

Mes stations au bas du rapide escalier  
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier  
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste  
Comme un ange le long de l'échelle céleste,

Ton sourire amical ensemble et filial,  
Ton serrement de main cordial et loyal,  
Ni tes yeux d'innocent, doux mais vifs, clairs et sombres,  
Qui m'allaient droit au cœur et pénétraient mes ombres.

Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,  
Mon vieux bras dans le tien, nous quitions cet Auteuil  
Et, sous les arbres pleins d'une gentille musique,  
Notre entretien était souvent métaphysique.

Ô tes forts arguments, ta foi du charbonnier !  
Non sans quelque tendance, ô si franche, à nier,  
Mais si vite quittée au premier pas du doute !  
Et puis nous rentrions, plus que lents, par la route

Un peu des écoliers, chez moi, chez nous plutôt,  
Y déjeuner de rien, fumailler vite et tôt,

***Et dépêcher longtemps une vague besogne.***

**16 ter.** *Le faisceau s'éteint doucement.  
Il reprend canne et chapeau.*

***Mon pauvre enfant, ta voix dans le Bois de Boulogne !***

*Il fait le tour de la table.  
Il s'arrête près des bougies, à Cour. Au public, canne et chapeau à la main :*

Cela dura six ans, puis l'ange s'envola.  
Dès lors je vais hagard et comme ivre. Voilà.

**Lucien,**

tu mourus dans la salle Serre, à l'hospice de la Pitié :  
On avait jugé nécessaire de t'y mener mort à moitié.

*Pour le mort, mais ouvert (sans pathos).*

Si tu ne mourus pas entre mes bras,  
Ce fut tout comme, et de ton agonie,  
J'en vis assez, ô détresse infinie !  
Tu délirais, plus pâle que tes draps ;

Tu me tenais, d'une voix plus lucide,  
Des propos doux, et puis "que j'étais mort,  
Que c'était triste" et tu serrais très fort  
Ma main tremblante, et regardais à vide ;

Je me tournais, n'en pouvant plus de pleurs,  
Mais ta fièvre voulait suivre son thème,  
Tu m'appelais par mon nom de baptême,  
Puis ce fut tout, ô douleur des douleurs !

J'eusse en effet dû mourir à ta place,  
Toi debout, là, présidant nos adieux !...  
Je dis cela faute de dire mieux.  
Et pardonnez, dieu juste, à mon audace.

**17.** *La lumière revient. Rouge. Dans le cadre, apparaît le dessin de Cazals, page suivante.*



## Embarquement pour Sodome

*Il éteint les bougies et les range, pose canne et chapeau sur la banquette, puis déboutonne sa veste :*

**L'amour, l'amour...** L'Amour, je voudrais bien qu'on ne m'en parlât plus. Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille au brick perdu, jouet du flux et du reflux, mon âme pour **un** affreux naufrage appareille.

*Il va, alerte, à l'avant scène.*

**Écoutez :** Pour une bonne fois séparons-nous, très chers messieurs et si belles mesdames. Assez comme cela d'épithalames, et puis là, nos plaisirs furent trop doux. Nous fûmes trop ridicules un peu avec nos airs de n'y toucher qu'à peine. Le Dieu d'amour veut qu'on ait de l'haleine, il a raison ! Et c'est un jeune Dieu. Séparons-nous, je vous le dis encore. Que nos cœurs qui furent trop bêlants, dès ce jourd'hui réclament, trop hurlants, l'embarquement pour Sodome et Gomorrhe !

*Il ôte vivement sa veste et rejoint la table, veste sur l'épaule. Ivre. Rires.*

Dans des troquets, comme en ces bourgades j'avais rôdé, suçant peu de glace, trois galopins aux yeux de tribades dévisageaient sans fin ma grimace. Je fus hué manifestement par ces voyous, non loin de la gare, et les engueulai si goulûment que j'en faillis gober mon cigare.

*Il met sa veste au crochet de la table et, sur l'air de Thank you Satan, il chante en arrangeant la couverture :*

**Rodeur vanné, ton œil fané, tout plein de désir satané, mais qui n'est pas l'œil d'un bélièvre, quand passe quelqu'un de gentil, lance un éclair comme une vitre. Ton blaire flaire, âpre et subtil, et l'étamine et le pistil.**

*Il pose un oreiller, côté Cour.*

*Puis il remet sa veste, sans en enfile les manches et va parler (assez bas) à un spectateur, à Cour :*

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable. Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou ? Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou. Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table ? Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé, bois-la. Puis dors après. Allons, tu vois, je reste, et je dorloterai les rêves de ta sieste, et tu chantonneras comme un enfant bercé.

*Au public, côté Jardin :*

Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, Madame. Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

*Au spectateur, côté Cour (assez bas) :*

Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre. Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux. **À tous, côté Cour :** Ah ! Quand reflleuriront les roses de septembre ! **Mes amants !**

*Au public, côté Jardin.*

Mes amants n'appartiennent pas aux classes riches. Ce sont des ouvriers faubouriens ou ruraux. Leurs quinze et leurs vingt ans sans apprêts sont mal chiches, de force assez brutale et de procédés gros.

*Au public, côté Cour.*

Ô mes amants, simples natures, mais quels tempéraments ! Consolez-moi de ces mésaventures, reposez-moi de ces littératures. Ô mes enfants bien aimés, vengez-moi par vos caresses sérieuses, et vos culs et vos nœuds, régal vraiment de roi, de toutes ces viandes creuses, qu'offre la rhétorique aux cervelles bréneuses de ces tristes copains qui ne savent pourquoi.

*Au public, côté Jardin.*

Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours sont des amours aussi, tendres et furieuses, avec des particularités curieuses que n'ont pas les amours certes de tous les jours. Leurs beaux ébats sont grands et gais. Pas de ces crises : vapeurs, nerfs. Non, des jeux courageux, puis d'heureux bras las autour du cou, pour de moins langoureux qu'étroits sommeils à deux, tout coupé de reprises. Et ces réveils francs, clairs, riants, vers l'aventure de fiers damnés d'un plus magnifique sabbat !...



## Mort de Rimbaud

• IX – Début de l'étude n°10 en si mineur, op 10. Il se retourne vers le cadre.

*Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes  
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,  
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,  
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !... ...*

*Voix d'un adolescent.*

*Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.  
Toute lune est atroce et tout soleil amer :  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer !*

*Fin de la musique. Au public, à l'avant-scène. 19.*

C'est d'une vibration, d'une largeur, d'une tristesse sacrée ! Et d'un tel accent de sublime désolation, qu'en vérité **j'ose** croire que c'est avec *Les veilleurs*, poème qui n'est plus, hélas, en notre possession, ce qu'Arthur Rimbaud a écrit de plus beau !

**Les trois photos ci-dessus défilent tour à tour. Il va, par Jardin, au cadre, puis repasse côté Cour, au fond :**

**Arthur... Arthur**, on vous dit mort, vous ! Que le diable emporte, avec qui la colporte, la nouvelle irrémédiable qui vient ainsi battre ma porte ! Je n'y veux rien croire. Mort, vous, toi, dieu parmi les demi-dieux. Ceux qui le disent sont des fous. Mort, mon grand péché radieux !

*Il s'avance, toujours à Cour. Au public :*

**Vraiment !...** Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça : vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens. Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

• X – Fin de l'étude n°3 en mi majeur, op 10. Au cadre :

*Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante,  
Mon cher enfant, que, mon Dieu, tu me recueillis,  
Moi-même pauvre ainsi que toi, purs comme lys,  
Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante !  
Et beau comme notre âme pure et transparente,  
Mon cher enfant, grande vertu de moi, la rente  
De mon effort de charité, nous, fleurs de lys !  
On te dit mort... Mort ou vivant, sois ma mémoire !  
Et qu'on ne hurle donc plus que c'est de la gloire  
Que je m'occupe, fou qu'il fallut et qu'il faut...  
Petit ! Mort ou vivant, qui fis vibrer mes fibres,  
Quoi qu'en aient dit et dit tels imbéciles noirs  
Compagnon qui ressuscitas les saints espoirs,  
Va donc, vivant ou mort, dans les espaces libres !*

**Rimbaud jeune jusqu'au 3<sup>ème</sup> "mort".**

*Elle est retrouvée. Quoi ? L'Éternité. C'est la mer allée avec le soleil.*

*Voix d'un adolescent.*

*Fin de la musique.*

*Au public, à l'avant scène :*

**Quels** prodiges de ténuité, de flou vrai, de charmant presque inappréciable, à force d'être grêle et fluet !

*Au cadre :*

**Rimbe, je** ne juge pas les mobiles des hommes et **je** ne doute pas que **ton** abandon de la poésie fut, pour **toi**, logique, honnête et nécessaire. **Mais...**

*Il va au cadre qu'il décroche en laissant tomber sa veste :*

Toi, mort, mort, mort ! **Le cadre s'éteint. Il éclate de rire et place le cadre comme tête de lit, côté Cour :**  
Mais mort du moins tel que tu veux, en nègre blanc, en sauvage splendidement civilisé,  
civilisant négligemment...

*Au public :*

Ah, mort ! Vivant plutôt en moi de mille feux !



## Philomène et Eugénie

*Il perd l'équilibre et se rattrape, en traînant la jambe, au bord du lit.*

Qu'est-ce que je fais en ce monde ? Ô vous tous, ma peine est profonde. Allons, mon pauvre cœur, allons mon vieux complice, sème de fleurs les bords béants du précipice.

**20** : *Bleu chaud. Il rabat ses bretelles et sort sa chemise. Il monte péniblement sur "le lit". Il récupère son écharpe et se la noue autour du cou. Rire et toux. Au public :*

Le sort fantasque, qui me gêne à sa manière, m'a logé cette fois, peut-être la dernière – et la dernière, c'est la bonne – à l'hôpital ! De mon rêve à ceci, le réveil est brutal. Je vis à l'hôpital comme un bénédictin des vrais bons temps, faisant mon salut en latin, docte, pieux, ça va de soi, mais plutôt, dame, docte : l'on est bénédictin en Notre-Dame.

*Il se coiffe d'une toque, sortie de la taie d'oreiller.*

Le souvenir d'un péché me délecte avec ou sans remords, tel les souvenirs du beau premier libre-penseur. Cette délectation, moi, il me plaît de la coucher sur le papier et de la publier plus ou moins bien ou mal exprimée, en oubliant toutes idées religieuses ou en n'en perdant pas une de vue. Et le Pauvre Lélian se trouve très libre de faire des volumes de seule oraison en même temps que des volumes de seule impression, de même que le contraire lui serait des plus permis. Tout est bel et bon qui est bel et bon, quelle qu'en soit la manière. Classiques, romantiques, parnassiens, décadents, symbolistes ou, comment dirais-je, obscurs exprès, pourvu qu'ils me foutent le frisson ou simplement me charment, tous font mon affaire.

Et donc, je fais des vers, de la prose et de tout... Pour toi, chérie, pour toi seule, et fort jusqu'au bout, j'attends, quand ma journée est faite, ta venue. *À la romaine, tête à Jardin. 21.*

Et tu viens, puissante et souriant, devenue une apparition presque à mon cœur tout coi, tout extasié, car Notre-Dame, c'est toi, Philomène.

Hélas, tu n'es pas vierge, ni moi non plus. Surtout, tu n'es pas la Vierge Marie et mes pas marchent très peu vers l'infini de Dieu, mais l'infini d'amour. Et l'amour, c'est toi.

Philo ! Ils me disent et croient bien dire, ô toi, que tu ne m'aimes pas ? Que m'importe, j'ai ton sourire, et puis tu ne m'aimerais pas ? Tu ne m'aimes pas ? Et quand même ce serait vrai, qu'est-ce que fait ?

*"Si tu ne m'aimes pas, je t'aime."*

— Mais tu m'aimes, dis, par le fait.

*Bizet : Carmen.*

*Le changement de position lui est pénible :*

Mais... Mais c'est Eugénie !... Eugénie !... Eugénie,

*À la romaine, tête à Cour :*

Tu crois au marc de café, aux présages, aux grands jeux : moi je ne crois qu'en tes grands yeux. Tu crois aux contes de fées, aux jours néfastes, aux songes. Moi je ne crois qu'en tes mensonges. Tu n'es pas du tout vertueuse, je ne suis pas du tout jaloux ! C'est de se la couler heureuse encor le moyen le plus doux. Vive l'amour et vivent nous ! Génie !

Ils disent encore, les gens que tu n'es pas intelligente. Eux, ce qu'ils sont intelligents, c'en est une chose touchante. Il paraît que tu ne comprends pas les vers que je te soupire. Soit ! Et cette fois je me rends ! Tu les inspires, c'est bien pire.

*Il se remet avec peine au milieu du lit. Rires gênés.*

### Voyons, Philomène...

Bien qu'elle soit ta meilleure amie, c'est parce que nous la trompons jusqu'à l'excès, sans penser même à elle, tant nos instants sont bons. Je fais des comparaisons, de même toi cocufiant ton autre amant, et je dois dire que ton système pour le cocufier est charmant. Mon plaisir est d'autant plus coupable (et plus exquis, grâce à ton concours) qu'elle se montre aussi très capable et fort experte aux choses d'amours.

*Rire et toux. En délaçant ses chaussures :*

J'ai bien d'autres projets. Je prépare, à travers des ennuis de toute nature, plusieurs volumes. Seulement je suis malade, découragé un peu, et vous demande la permission de m'aller mettre au lit.

*Il ôte ses chaussures et se couche. Quinte de toux.*

Eugénie, compagne savoureuse et bonne à qui j'ai confié le soin définitif de ma personne, toi mon dernier, mon seul témoin, viens çà, chère, que je te baise, que je t'embrasse long et fort ! Mon cœur près de ton cœur bat d'aise et d'amour pour jusqu'à la mort : aime-moi, car, sans toi, rien ne puis, rien ne suis. Je suis plus pauvre que jamais et que personne ; mais j'ai ton cou gras, tes bras frais et ta façon bonne de faire l'amour.



**Pauvre Lélian**

### **22.** *La lumière, en contre-jour, faiblit presque jusqu'au noir.* • : XI - Nocturne en do mineur, op. B 108. *Un temps.*

*Quand nous irons, si je dois encor la voir, dans l'obscurité du bois noir, quand nous serons ivres d'air et de lumière, au bord de la claire rivière, et si la bonté lente de la nature nous berce d'un rêve qui dure, alors, allons dormir du dernier sommeil ! Dieu se chargera du réveil.*

*Un temps.*

*Je rêve souvent, presque toujours, de ma mère : nous nous querellons, je sens que j'ai tort, je vais le lui avouer, implorer la paix, tomber à ses genoux, mais elle a disparu. Et mon rêve se perd dans l'angoisse croissante d'une infinie recherche inutile. Et, coup toujours terrible, la mémoire me revient : Hélas, ma mère est morte - ça, c'est vrai ! Ma bonne vieille mère, que j'ai tant fait souffrir, est morte d'un refroidissement - en me soignant. Ma pauvre maman, tu étais bien trop bonne et si clémentine : le sabre de Père en main, je t'ai menacée de cet impardonnable "si tu pars, je te tue !" Et tu m'as pardonné ! Ô mes morts penchés sur mon cœur, je viens à vous tout près, dans l'étroite paix du plat cimetièr. C'est de là que la trompette de l'ange fera se dresser nos corps ranimés, pour la vie enfin qui jamais ne change.*

*Un temps.*

*Le pardon des offenses comme un déchirement, l'abandon des vengeances comme un délaissement ; changer au mieux le pire. À la méchanceté déployant son empire opposer la bonté ; peser, se rendre compte, faire la part de tous, boire la bonne honte, être toujours plus doux...*

*Fin de la musique. Il meurt.*

### **23.** *La lumière remonte et l'acteur se redresse.*

## Épilogue

Écoutez... la chanson bien douce  
Qui ne pleure que pour vous plaire,  
Elle est discrète, elle est légère :  
Un frisson d'eau sur de la mousse !

*L'acteur descend du lit.*

La voix vous fut connue (et chère ?)  
Mais à présent elle est voilée  
Comme une veuve désolée,  
Pourtant comme elle encor fière,

*Il rentre sa chemise et remet ses bretelles.*

Et dans les longs plis de son voile,  
Qui palpite aux brises d'automne.  
Cache et montre au cœur qui s'étonne  
La vérité comme une étoile.

*En dansottant :*

***Elle dit, la voix reconnue,  
Que la bonté c'est notre vie,  
Que de la haine et de l'envie  
Rien ne reste, la mort venue.***

***Elle parle aussi de la gloire  
D'être simple sans plus attendre,  
Et de noces d'or et du tendre  
Bonheur d'une paix sans victoire.***

Accueillez la voix qui persiste  
Dans son naïf épithalame.  
Allez, rien n'est meilleur à l'âme  
Que de faire une âme moins triste !

*De dos, il s'auto-étreint.*

Elle est en peine et de passage,  
L'âme qui souffre sans colère,  
Et comme sa morale est claire !...  
Écoutez la chanson bien sage.

*Il prend son chapeau et sa canne.*

***Écoutez la chanson bien douce  
Qui ne pleure que pour vous plaire,  
Elle est discrète, elle est légère :  
Un frisson d'eau sur de la mousse !... ..***

*Il ramasse sa veste au passage et sort au fond, à Jardin :*

**24 : Noir.**



**FIN**

<sup>1</sup> Les passages écrits en **italiques grasses** sont chantés, ceux simplement en *italiques* sont dits sur de la musique de **Chopin**. Les musiques des poèmes ou vers chantés sont toutes de **Léo Ferré**, sauf *Le ciel est par dessus le toit* dont la musique est de **Reynaldo Hahn**. Les passages en script sont tirés de la correspondance de Verlaine, ceux écrits plus petit, s'inspirent d'ouvrages en prose (*Les poètes maudits*, *Mes confessions* et *Mes prisons*) et d'un entretien dans une revue littéraire. Les mots en **gras et gras plus petit soulignés** sont de mon fait. **Glossaire** : **Épithalame** : Poème composé à l'occasion d'un mariage. **Adamantin(e)** : Qui a la dureté du diamant. **Faro** : Bière belge sucrée.